

# Riccardo Barontini

## Portrait du philosophe en écrivain :

## une lecture éco-poétique de l'œuvre de Gaston Bachelard

### 1. Littérature et écologie : l'actualité de Bachelard

Les ouvrages de Gaston Bachelard ont constitué et constituent encore, bien après sa mort, des références significatives pour les romanciers francophones qui ont pensé leur rapport à l'environnement.

Julien Gracq, en 1977, convoquait le Bachelard de *L'Eau et les Rêves*, dans son *Les Eaux Étroites*<sup>1</sup>. C'est en parlant de l'œuvre de Trassard que Le Clézio évoque Bachelard<sup>2</sup>, tandis que Trassard lui-même, dans un entretien récent, reconnaît l'importance de la lignée Bachelard/Roupenel dans sa production<sup>3</sup>. En 2011, Sylvain Tesson insère *La Psychanalyse du feu* dans la liste des livres qu'il apporte, en nouveau Thoreau, dans sa cabane *Dans les Forêts de Sibérie* et il en intègre des citations dans son texte<sup>4</sup>. De son côté, Claudie Hunzinger dans *Les Grands Cerfs*, publié en 2019, fait dire à sa protagoniste, installée dans un affût pour observer les

<sup>1</sup> Julien Gracq parle de « l'eau noire, l'eau lourde, l'eau mangeuse d'ombres qu'a décrite Gaston Bachelard », dans J. Gracq, *Les Eaux étroites*, Paris, José Corti, 1976, p. 17.

<sup>2</sup> Plus précisément, il évoque le « savoir ancien, direct et fort de l'homme de la terre et des forêts. L'on pense à Thoreau, à Bachelard », Le Clézio, J.-M., « Jean-Loup Trassard, le compagnon », *Nouvelle Revue Française*, n° 344, septembre 1981, p. 84. On remarquera l'association entre Bachelard et l'auteur de *Walden*, référence fondamentale pour toute la littérature environnementale.

<sup>3</sup> Trassard écrit : « Arrivé innocent de ma campagne natale pour suivre des études de droit, c'est par hasard, en fouillant au rayon philosophie de la librairie des PUF, place de la Sorbonne, que j'ai découvert la *Poétique de l'espace* d'un monsieur Gaston Bachelard dont je n'avais pas entendu parler et c'est ce livre – une merveille – qui m'a appris qu'antérieurement avait été écrite une *Histoire de la campagne française* » et encore : « Un livre qui raconte l'histoire du champ est aussi inattendu et précieux que la *Poétique de l'espace* de Bachelard visitant la maison de la cave au grenier, car, lecteur campagnard, je ressens le champ, ce rectangle de terre labourée, comme une quantité intime, en relation avec la page où depuis longtemps j'écris. » Trassard, J.-L., « Histoire de la campagne française », *Revue critique de fiction française contemporaine*, n. 11, p. 122-123, déc. 2015. URL : <http://www.revue-critique-de-fiction-francaise-contemporaine.org/rcffc/article/view/fx11.13>. Consulté le 10 février 2020.

<sup>4</sup> « Je lis Bachelard près de mon feu. Un brouillard d'estampe asiatique envahit la rive "belle comme l'imprécis, mobile comme un rêve, fugitive comme l'amour" (*La Psychanalyse*

animaux : « Dissimulée entre les branches odorantes de l'épicéa auquel elle s'adosait, prise d'un léger vertige, d'une étrangeté, mais laquelle, je me disais tu iras voir dans Bachelard, oui mais lequel, celui de l'air, les oiseaux, les nuages, ou celui de la maison, les cabanes, les greniers ? »<sup>5</sup>.

L'interrogation du personnage de Hunzinger est d'autant plus intéressante qu'elle souligne une opposition chez Bachelard entre les images d'intimité de la maison et les images de plein air, entre l'expansion et la concentration, et qu'elle se demande, face à un vertige éprouvé dans la nature, lesquelles seraient les plus utiles pour expliquer sa sensation. Y aurait-il donc plusieurs parcours bachelardiens par rapport à l'environnement ?

L'intérêt pour notre auteur dans la littérature soucieuse d'écologie se double de celui de l'écocritique qui s'est orientée en particulier, comme nous le verrons, vers le cycle des éléments et *La Poétique de l'Espace*. L'univers des études environnementales a cependant fait preuve de moins d'attention au travail du philosophe champenois que la littérature, sans doute en raison de l'influence des modèles théoriques anglo-saxons.

Nous allons donc, au cours de notre article, présenter d'abord des éléments de réflexion sur l'actualité de l'œuvre de Bachelard pour penser les relations entre littérature et écologie. Ensuite nous tâcherons de montrer comment ces pistes théoriques trouvent leur racine et leur incarnation dans un Bachelard inédit, que nous allons essayer de lire en tant qu'écrivain de la nature.

Le premier élément que nous devons prendre en considération dans notre discours est l'attention inédite que Bachelard a portée à la jonction entre matière et imaginaire, entre sensibilité et littérature. En effet, comme le montre Pierre Schoentjes, les auteurs soucieux d'écologie prônent un retour au réel, une ouverture nouvelle à la référentialité, contre la fermeture expérimentale du texte sur lui-même qui a caractérisé dans l'après-guerre les avant-gardes comme le Nouveau Roman<sup>6</sup>. Les fictions « environnementales » intègrent ainsi de manière significative la sensation dans l'écriture. Parallèlement, dans le domaine des études écocritiques, nous assistons, ces dernières années, à ce qui a été défini comme un « tournant matérialiste ». Dans ce contexte, à partir des réflexions de théoriciens tels que Stacy Alaimo<sup>7</sup>, on tâche de dépasser la dimension exclusivement linguistique prise en compte par la réflexion post-structuraliste dans l'analyse des textes. Les jalons sont ainsi posés pour redéfinir, grâce à l'attention portée à la matérialité et à la corporéité dans le texte littéraire, la place du non-humain par rapport à l'humain, ce qui constitue aussi la base de la redéfinition du rapport nature/culture, que d'importants théoriciens francophones tels que Michel Serres et Bruno Latour prônent dans

*analyse du feu* ». Tesson, S., *Dans les Forêts de Sibérie*, Paris, Gallimard, 2011, p. 266. Voir également *ibid.*, p. 37 et 277.

<sup>5</sup> Hunzinger, C., *Les Grands Cerfs*, Paris, Grasset, 2019, p. 66.

<sup>6</sup> Schoentjes, P., *Ce qui a lieu*, Marseille, Wildproject, 2015.

<sup>7</sup> Voir Alaimo, S., *Bodily Nature. Science, Environment and the material Self*, Bloomington/Indianapolis, Indiana University Press, 2010, mais également Iovino, S., Oppermann, S., (dir.), *Material ecocriticism*, Bloomington/Indianapolis, Indiana University Press, 2014.

leur réflexion<sup>8</sup>. Pour toutes ces démarches de recherche et de création, les ouvrages de Bachelard offrent des outils importants, dans la mesure où ils fournissent, à travers le concept d'« imagination matérielle », les moyens de penser la réciprocité entre la force projective de l'imagination littéraire et la matérialité du monde.

Le deuxième point d'intérêt, et le plus évident, de la production bachelardienne pour la littérature environnementale et les études écocritiques est représenté par sa phénoménologie de l'habiter, qui trouve dans *La Poétique de l'espace* son expression la plus accomplie. Si en effet l'*oikos* est étymologiquement au fondement du terme « écologie », nombreuses sont les narrations en littérature contemporaine qui se sont arrêtées sur la relation entre le refuge que constitue la maison et la nature environnante : nous avons déjà cité Claudie Hunzinger et Sylvain Tesson, la question est aussi déclinée par rapport à la technologie par Céline Minard dans *Le Grand Jeu*<sup>9</sup>, et se retrouve, en dehors du contexte francophone, chez des auteurs tels que Mario Rigoni Stern. En outre, une réflexion plus large sur le lien avec le pays natal, sur la construction de l'imaginaire de la nature forgeant l'attachement à un lieu spécifique est présente chez plusieurs écrivains qui racontent l'expérience du retour, depuis la grande ville, à l'endroit rural qui a accueilli leur enfance<sup>10</sup>. La théorisation mise en place dans le contexte intellectuel étasunien par Lawrence Buell, l'un des fondateurs de l'écocritique dans les années 90, montre également des convergences qui, sans témoigner d'une filiation directe, mettent en évidence la façon dont l'œuvre bachelardienne a abordé des questions traitées ensuite par les humanités environnementales. Buell s'arrête longuement sur l'analyse des caractéristiques de l'imaginaire du lieu, en soulignant comment il constitue un élément central dans le développement d'un imaginaire écologique<sup>11</sup>. Un rapport plus direct avec l'œuvre de Gaston Bachelard apparaît à travers la géopoétique, qui par l'intermédiaire de la figure de Kenneth White est particulièrement vivante aujourd'hui au Québec, où l'« Atelier la Traversée » réfléchit sur les rapports aux lieux dans une démarche mélangeant recherche et création<sup>12</sup>. Il faut également prendre en considération le fait qu'au fondement de la réflexion de Bachelard se trouve le rapport entre ce qui est visible et peut être expérimenté dans un espace confiné et la globalité de la nature : il s'agit d'une problématique centrale dans la réflexion écocritique contemporaine,

<sup>8</sup> Voir Latour, B., *Politiques de la nature, Comment faire entrer les sciences en démocratie*, Paris, La Découverte, 2004 et Serres, M., *Le Contrat naturel*, Paris, Bourin, 1990.

<sup>9</sup> Minard, C., *Le Grand Jeu*, Paris, Payot, 2016.

<sup>10</sup> Nous pensons en particulier à des livres comme Darrieussecq, M., *Le Pays*, Paris, POL, 2012 ; Lafon, M.-H., *Les Pays*, Paris, Buchet-Chastel, 2012 ou Jourde, P., *Pays Perdu*, Paris, Gallimard, 2003.

<sup>11</sup> Voir Buell, L., *Writing for an Endangered World. Literature, Culture, and Environment in the U.S. and Beyond*, Harvard, Harvard University Press, 2001, et en particulier le chapitre «The Place of Place», p. 55-83.

<sup>12</sup> Voir White, K., *Le Plateau de l'albatros. Introduction à la géopoétique*, Marseille, Le Mot et le Reste, 2018 et Bouvet, R., *Vers une approche géopoétique*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2015. Sur l'Atelier de la Traversée, consulter l'adresse <https://latraverseegeopoetique.com/>.

qui concerne le lien entre la représentation de l'attachement au lieu spécifique et la nécessité de développer un sentiment de la planète dans sa globalité<sup>13</sup>.

Un troisième élément de la production bachelardienne, qui la rend particulièrement féconde d'un point de vue écologique, est le traitement de la dimension poétique et pour ainsi dire performative de l'imagination. En effet, l'écocritique et la littérature environnementale entretiennent des liens significatifs avec l'écologie politique, en ramenant au centre du débat esthétique la question de l'engagement et de la contribution que la littérature peut apporter au changement de notre relation avec la Terre. Le discours de Bachelard sur la force de projection de l'imagination poétique, sur sa capacité à engendrer une modification dans notre manière d'habiter le monde, est en consonance avec l'interrogation, répandue dans les humanités environnementales contemporaines, sur la nécessité de construire activement un nouvel imaginaire de l'environnement. Cette préoccupation se trouve au centre de l'œuvre de plusieurs théoriciens, tels que Hubert Zapf, qui parle d'une « littérature comme écologie culturelle »<sup>14</sup>. De ce point de vue le travail de la philosophe et critique littéraire Serenella Iovino mérite une mention particulière : par une référence directe à Bachelard, elle évoque en effet la nécessité de « restaurer l'imagination des lieux », de réinvestir de sens, par l'imagination littéraire, des lieux qui ont subi des dégradations écologiques<sup>15</sup>.

Quoique, pour des raisons chronologiques, on ne puisse pas parler d'un discours écologique à part entière dans le travail du philosophe champenois, ce panorama rapide donne un aperçu des pistes de réflexion par lesquelles la pensée de Bachelard peut être aujourd'hui employée et actualisée par les mouvances intellectuelles qui s'intéressent aux rapports entre littérature et écologie.

Il nous semble cependant que pour aborder ces questions de manière exhaustive il faut également s'interroger sur l'origine de cette consonance du travail de notre auteur avec le questionnement contemporain autour de la relation entre littérature et environnement. Celle-ci se trouve, à notre avis, dans l'association d'une expérience originaire du contact avec la nature, qui innerve sa production et qui est relatée dans ses ouvrages, et d'un désir d'écriture littéraire, dont il parle dans *La Poétique de l'Espace*<sup>16</sup>. Est-il possible, sans avoir recours à des arguments purement biographiques, mais en étudiant les textes, de lire Bachelard comme un écrivain de la nature, expérimentant la jonction fondatrice entre écriture de soi et environnement ?

<sup>13</sup> Voir à cet égard le texte de référence de Heise, U., *Sense of Place and Sense of Planet: The Environmental Imagination of the Global*, Oxford, Oxford University Press, 2008.

<sup>14</sup> Voir Zapf, H., *Literature as cultural ecology. Sustainable texts*, New York/London, Bloomsbury Academic, 2016.

<sup>15</sup> Voir Iovino, S., « Restoring the Imagination of Place: Narrative Reinhabitation and the Po Valley », dans Lynch, T., Glotfelty, C., Armbruster, K. (dir.), *The Bioregional Imagination: Literature, Ecology, and Place*, Athens, University of Georgia Press, 2012.

<sup>16</sup> « Personne ne sait qu'en lisant nous revivons nos tentations d'être poète. Tout lecteur, un peu passionné de lecture, nourrit et refoule, par la lecture, un désir d'être écrivain. Quand la page lue est trop belle, la modestie refoule ce désir. Mais le désir renaît. De toute façon, tout lecteur qui relit une œuvre qu'il aime sait que les pages aimées le *concernent*. » Bachelard, G., *La Poétique de l'espace*, Paris, PUF, 2012, p. 9.

À notre connaissance, il n'existe pas d'études qui ont essayé de lire Bachelard comme un écrivain, par les outils de la critique littéraire. Pourtant, il a souvent été apprécié pour la valeur de son écriture, pour le soin stylistique du dialogue qu'il instaure avec tant de poètes et d'écrivains. De ce point de vue, les passages où le philosophe laisse émerger un « je lyrique », où il relate des expériences subjectives afin de justifier ses démarches théoriques, sont particulièrement significatifs. Ces passages constituent une sorte de « poème en prose » fragmentaire, où son écriture est à la fois lyrique et philosophique, dans le sillage du Rousseau des *Rêveries du promeneur solitaire*<sup>17</sup>. L'unité de ces textes bachelardiens doit être cherchée dans la définition d'un rapport du sujet rêvant avec la nature. Ils peuvent donc être interprétés avec les instruments de l'écopoétique, qui essaie d'identifier, dans la construction du texte littéraire, les éléments définissant la spécificité du rapport avec l'environnement, avec une attention particulière portée aux aspects formels, aux outils spécifiquement littéraires employés dans ce but<sup>18</sup>. En effet, si nous avons présenté ci-dessus les aspects qui, dans l'œuvre de Bachelard, se prêtent à la construction d'un dialogue avec la littérature environnementale et l'écocritique, la définition d'un rapport avec la nature en tant qu'écrivain, et non pas seulement en tant que théoricien, peut fournir un cadre global pour une lecture écologique de l'œuvre de Bachelard. Il permet aussi d'explorer la « subjectivation » dont parle Felix Guattari, souvent oubliée par rapport aux thèmes sociaux et environnementaux, mais qui constitue l'un des facteurs de la création d'une « commune discipline éthico-esthétique » visant à réaliser dans le domaine écologique une synthèse de l'individuel et du collectif<sup>19</sup>.

Loin d'être un simple exercice critique, notre démarche peut alors rendre plus évidente la centralité unificatrice de la question de la nature dans la production de Bachelard et nous permettre de découvrir, au-delà du théoricien, un écrivain qui ne s'est jamais présenté en tant que tel.

## 2. Imaginer la matière, matérialiser la rêverie

C'est au tout début du livre qui ouvre la production bachelardienne sur l'imagination, *La Psychanalyse du feu*, que nous trouvons la première occurrence du « je » relatant un épisode d'enfance. Il s'agit d'un souvenir primordial qui se structure en un passage narratif achevé :

<sup>17</sup> Sur la question du lyrisme en prose dans les *Rêveries* rousseauistes voir Cotoni, M.-H., Rieu, J., Seillan, J.-M. (dir.), *Aspects du lyrisme du XVIe au XIXe siècle : Ronsard, Rousseau, Nerval. Actes du colloque, Nice 5 et 6 décembre 1997*, Nice, Université de Nice Sophia-Antipolis, 1998.

<sup>18</sup> En ce qui concerne l'approche écopoétique, nous renvoyons aux livres fondateurs de Schoentjes, P., *Ce qui a lieu*, cit., et *Littérature et Écologie. Le mur des abeilles*, Paris, José Corti, 2020 ; mais également à l'article de Buekens, S., « L'Écopoétique : une nouvelle approche de la littérature française », *Elfe XX-XXI*, n. 8/2019, mis en ligne le 10 septembre 2019, consulté le 12 février 2020. URL: <http://journals.openedition.org/elfe/1299>.

<sup>19</sup> Voir Guattari, F., *Les Trois Écologies*, Paris, Galilée, 1989.

Quand j'étais malade, mon père faisait du feu dans ma chambre. Il apportait un très grand soin à dresser les bûches sur le petit bois, à glisser entre les chenets la poignée de copeaux. Manquer un feu eût été une insigne sottise. Je n'imaginai pas que mon père pût avoir d'égal dans cette fonction qu'il ne délégua jamais à personne. En fait, je ne crois pas avoir allumé un feu avant l'âge de dix-huit ans. C'est seulement quand je vécus dans la solitude que je fus le maître de ma cheminée. Mais *l'art de tisonner* que j'avais appris de mon père m'est resté comme une vanité. J'aimerais mieux, je crois, manquer une leçon de philosophie que manquer mon feu du matin.<sup>20</sup>

Nous sommes ici face au « Bachelard de la maison », pour revenir à l'opposition de Claudie Hunzinger que nous avons évoquée plus haut. Ce passage introduit le lecteur dans l'univers imaginaire de l'écrivain : on verra ainsi comment les connotations symboliques et, dans ce cas, franchement psychanalytiques du feu et de son maniement, qui annoncent la théorisation du complexe de Prométhée<sup>21</sup>, ne se dissocient pas d'une attention à la matérialité. Cela se réalise stylistiquement par une description précise et lexicalement riche du processus de création du feu (« les bûches », « les petits bois », « les copeaux »). La dernière phrase du passage institue en outre un possible conflit entre l'acte intellectuel et la matérialité du geste, dans lequel celui-ci prime, selon une logique que l'on retrouve chez de nombreux écrivains de la nature, réaffirmant la primauté de l'expérience active du monde sur la réflexion. On remarquera également l'opposition entre un passé mythique où s'active le lien archétypal avec les éléments et l'âge adulte qui marque un rapport actif avec le feu, souligné par le contraste entre l'intemporalité de l'imparfait et la présence isolée de deux passés simples (« vécus » et « fus »). Beaucoup d'éléments aux fondements de la démarche théorique bachelardienne se retrouvent ainsi dans l'évocation d'un simple souvenir remontant à l'enfance rurale, placé stratégiquement au début du texte qui se propose de classer et de rationaliser les images du feu.

Dans le livre suivant du cycle des éléments, *L'Eau et les Rêves*<sup>22</sup>, dans les pages décisives de l'introduction, la subjectivité de l'écrivain réapparaît de manière significative, lorsque Bachelard s'apprête à expliquer que le redressement rationaliste qu'il a essayé d'opérer pour les images du feu sera plus difficile pour celles de l'eau, qu'il perçoit comme plus étroitement liées à son histoire personnelle. C'est à partir de telles considérations qu'il se détachera progressivement de la logique de la psychanalyse, qu'il considère réductrice d'un point de vue herméneutique, pour se rapprocher de la phénoménologie. Ce passage, comme le précédent, insiste sur la description de la matérialité de la nature, sur l'expérience sensorielle qui en est faite par le sujet et sur le lien de celle-ci avec l'imagination. Dans ce texte Bachelard va cependant plus loin, en postulant explicitement une continuité entre la matière et l'imaginaire, entre la nature en tant qu'entité autonome et la rêverie comme prolongement de celle-ci :

<sup>20</sup> Bachelard, G., *La Psychanalyse du feu*, Paris, Gallimard, 1985, p. 21

<sup>21</sup> « Nous proposons donc de ranger sous le nom de complexe de Prométhée toutes les tendances qui nous poussent à savoir autant que nos pères, autant que nos maîtres, plus que nos maîtres », *ibid.*, p. 26.

<sup>22</sup> Bachelard, G., *L'Eau et les Rêves*, Paris, José Corti, 1993.

Un détail infime de la vie des eaux devient souvent pour moi un symbole psychologique essentiel. Ainsi l'odeur de la menthe aquatique appelle en moi une sorte de correspondance ontologique qui me fait croire que la vie est un simple arôme, que la vie émane de l'être comme une odeur émane de la substance, que la plante du ruisseau doit émettre l'âme de l'eau... S'il me fallait revivre à mon compte le mythe philosophique de la statue de Condillac qui trouve le premier univers et la première conscience dans les odeurs, au lieu de dire comme elle : « Je suis odeur de rose », je devrais dire « je suis d'abord odeur de menthe, odeur de la menthe des eaux » [...]. C'est près de l'eau et de ses fleurs que j'ai le mieux compris que la rêverie est un univers en émanation, un souffle odorant qui sort des choses par l'intermédiaire d'un rêveur. Si je veux étudier la vie des images de l'eau, il me faut donc rendre leur rôle dominant à la rivière et aux sources de mon pays.<sup>23</sup>

Ce passage peut être lu comme l'œuvre d'un écrivain de la nature extrêmement attentif à exprimer la puissance des sensations suscitées par la nature dans son esprit : la matérialisation de la rêverie émerge alors à travers l'exploration du champ lexical de l'odorat (« odeur », « arôme », « odorant ») uni à celui de l'expansion (« émane », « émettre », « sortir », « souffle ») : de cette association de sensations et de situation dans l'espace découle l'identité même du sujet, comme le met en évidence l'appropriation du « mythe philosophique » de la statue de Condillac. Une expérience de pensée abstraite se transmute ainsi en la narration personnelle de la naissance de la rêverie.

Le processus que Bachelard décrit ne se réduit pas au seul horizon de la subjectivité. C'est au contraire la nature en sa matérialité qui pénètre la rêverie, celle-ci à son tour en constituant une expansion. Il faut souligner que Bachelard institue un rapport avec le lieu qui n'est pas une simple projection du sujet, comme souvent dans la tradition lyrique, mais un rapport d'échange exprimé par un langage figuré. En effet, l'odorat est à la fois décrit dans sa référentialité et dans sa dimension métaphorique : l'odeur est le point de départ matériel de la rêverie, mais le « souffle odorant » est la représentation de la rêverie elle-même dans un déplacement de sens qui mime la « correspondance ontologique » dont Bachelard parle au début. Le monde ne se résorbe pas dans la rêverie, et la rêverie se constitue en tant que prolongement du monde : ainsi explique-t-on le fait que Bachelard applique « un rôle dominant » « à la rivière et aux sources » et non pas simplement à leurs représentations. Cette indépendance et cette correspondance constituent l'un des critères de définition des textes environnementaux, s'il est vrai, comme l'écrit Lawrence Buell, que dans ces ouvrages « l'environnement non-humain se constitue comme une présence et non comme un cadre, en suggérant que l'histoire humaine est imbriquée dans l'histoire naturelle »<sup>24</sup>.

Bachelard donc, même dans une perspective d'analyse de la rêverie, souligne la présence et l'autonomie de la matérialité du monde. La suite du passage que nous venons d'analyser insiste en effet sur la relation du sujet avec le lieu et sur leur autonomie respective et prend en considération leurs rapports avec le tout :

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 14.

<sup>24</sup> Buell, L., *The Environmental Imagination. Thoreau, Nature Writing and the formation of American Culture*, Harvard, Harvard University Press, 1995, p. 7, notre traduction.

Mon plaisir est encore d'accompagner le ruisseau, de marcher le long des berges, dans le bon sens, dans le sens de l'eau qui coule, de l'eau qui mène la vie ailleurs, au village voisin. Mon « ailleurs » ne va pas plus loin. J'avais presque trente ans quand j'ai vu l'Océan pour la première fois. [...] En ce qui touche ma rêverie, ce n'est pas l'infini que je trouve dans les eaux, c'est la profondeur. D'ailleurs, Baudelaire ne dit-il pas que six à sept lieues représentent pour l'homme rêvant devant la mer le rayon de l'infini ? (*Journaux intimes*, p. 79). Le Vallage a dix-huit lieues de long et douze de large. C'est donc un monde. Je ne le connais pas tout entier : je n'ai pas suivi toutes ses rivières.<sup>25</sup>

Ici c'est la rivière qui assume un rôle actif, souligné par l'emploi des verbes de mouvement, alors que le sujet « l'accompagne », suit la « vie » qu'il porte, terme qui peut être entendu ici spécifiquement au sens de la vie biologique. Dans le même temps, nous assistons à la pleine insertion du sujet dans le paysage, puisqu'il « marche », et puisqu'il se retrace géographiquement, à travers l'usage d'une unité de mesure ancienne, qui renvoie à un temps immémorial. Bachelard évoque ici une question d'échelle, au centre des réflexions de l'écocritique aujourd'hui<sup>26</sup>, en opposant la démesure de l'Océan, métonymie de la planète entière, à un espace limité et connu. Cependant, il renverse également la perspective, car la comparaison du Vallage avec le monde évoque encore une échelle de grandeur différente, la richesse impossible à connaître et à épuiser d'un espace naturel limité. L'infini du local, du pays natal se place donc en relation avec le global, il devient mesurable tout en gardant sa dimension d'incognoscibilité.

C'est dans la dernière partie de ce riche passage émaillé de souvenirs personnels que Bachelard, tout en continuant sa narration sur son expérience du pays natal, essaie de trouver un équilibre entre les deux éléments qui fondent chez le sujet l'expérience originaire de la nature, la matière et l'espace. Il résume ainsi les enjeux fondamentaux de sa théorisation et de ce qui constitue potentiellement chez lui la fondation d'un discours écologique et plus spécifiquement écocritique. D'un côté nous avons donc la perception d'un lieu et de la place du sujet dans celui-ci, de l'autre côté l'expérience originaire de la matière qui prime et détermine un destin imaginaire : « Mais le pays natal est moins une étendue qu'une matière ; c'est un granit ou une terre, un vent ou une sécheresse, une eau ou une lumière. C'est en lui que nous matérialisons nos rêveries ; c'est par lui que notre rêve prend sa juste substance ; c'est à lui que nous demandons notre couleur fondamentale. En rêvant près de la rivière, j'ai voué mon imagination à l'eau, à l'eau verte et claire, à l'eau qui verdit les prés »<sup>27</sup>.

Bachelard réaffirme ainsi la primauté de la matérialité des lieux qui façonnent notre imaginaire par une énumération renvoyant à la variété des éléments naturels et, indirectement, aux différents sens dont on a besoin pour en faire l'expérience.

<sup>25</sup> Bachelard, G., *L'Eau et les Rêves*, cit., p. 15.

<sup>26</sup> Voir en particulier Horton, Z., « Composing a Cosmic View: Three Alternatives for Thinking Scale in the Anthropocene », dans Tavel Clarke, M., Wittenberg, D. (dir.), *Scale in Literature and Culture. Geocriticism and Spatial Literary Studies*, London, Palgrave Macmillan.

<sup>27</sup> Bachelard, G., *L'Eau et les Rêves*, cit., p. 15.

La relation fondamentale du pays natal avec la rêverie est rendue stylistiquement par une variation anaphorique qui s'accompagne des associations « matérialisons/rêve », « rêverie/substance ». Bachelard établit ainsi un lien fondateur entre imaginaire, matière et littérature, qui, au niveau théorique mais également au niveau de l'écriture, constitue une ressource précieuse pour le discours autour de l'imaginaire écologique.

C'est dans un texte plus tardif, publié en 1952, « Fragment d'un journal de l'homme », recueilli ensuite dans *Le Droit de rêver*, que Bachelard évoque les limites extrêmes de la compénétration entre l'esprit et la matière et ses apories. Bachelard se met en scène devant la nuit, qui représente pour lui un espace liminaire, à la frontière de la subjectivité, où celle-ci tend à se dissoudre et où le sujet semble pouvoir se résorber dans la totalité. Il débute par cette prémisse :

Pour donner un exemple de méditation rêveuse qui construit un monde en creusant les impressions de solitude d'un rêveur, essayons de surprendre ensemble les doutes de l'âme nocturne et les attraits cosmiques de la nuit. Voyons comment la solitude dans la nuit organise le monde de la nuit, comment un être noir s'anime en nous quand, en nous, la nuit prend conscience d'elle-même. Nous aurons ainsi un premier dessin de l'homographie entre la solitude humaine et le cosmos d'un désert.<sup>28</sup>

Tout le passage se construit ainsi sur un échange de caractères entre la nuit et la subjectivité, qui en dessine « l'homographie » : la solitude « organise le monde de la nuit », et réciproquement dans le sujet « la nuit prend conscience d'elle-même ». C'est à ce moment qu'un « je » insistant, rythmiquement martelé, entre en jeu, associé cependant à des images d'expansion de la nuit, qui semble pouvoir le résorber, et lui consentir ainsi une communion avec la matérialité du monde : « J'irai donc ce soir méditer sur ma terrasse, j'irai voir travailler la nuit, je me donnerai tout entier à ses formes enveloppantes, à ses voiles, à l'insidieuse matière qui comble tous les angles [...] Au niveau du tilleul qui caresse la terrasse, près du murmure des branches, j'oublie ma tâche humaine et les soucis du jour ; je sens se formuler en moi la méditation oubliée, une méditation qui laisse envahir les objets par la brume, qui, dans la nuit, se désintéresse de ses exemples. Suis-je heureux de voir l'univers se simplifier ? »<sup>29</sup>.

Dans ce cas aussi la matière nocturne envahit le « je » et celui-ci semble pouvoir établir un contact plus direct avec le non-humain qui l'entoure, « près du murmure des branches », en se replaçant dans l'univers en dehors des limites de la subjectivité humaine. Cet échange est cependant perturbé par les difficultés d'un tel repositionnement, par la conscience d'une séparation. Cette conscience est personnifiée en une voix qui signifie au sujet son détachement de la totalité, la difficulté de percevoir, dans la modernité, l'unité avec la nature qui était le propre de la réflexion romantique : « D'où sort-elle, cette voix qui, du fond de la nuit, murmure

<sup>28</sup> Bachelard, G., *Fragment d'un journal de l'homme*, dans Id., *Le Droit de rêver*, Paris, PUF, 2013, p. 238.

<sup>29</sup> *Ibidem*.

posément : « “Pour tout cet univers, tu n’es qu’un étranger !” »<sup>30</sup>. Cette distance se fait ainsi encore plus douloureuse dans la mesure où le sujet a l’intuition par les sens mêmes d’une globalité qui lui échappe : « L’oreille peut-elle nier, comme l’œil d’un coup de paupière, cet univers homogène de l’amour murmuré qui réunit presque dans la même voix la plainte courroucée et houleuse des chats à l’amour trop doux et tout rond des colombes ? »<sup>31</sup>.

Bachelard problématise ainsi son adhésion à l’idée d’une interaction profonde entre le sujet et la nature par la rêverie, en montrant à quel point une telle projection est instable, à quel point la subjectivité même qui rend possible l’expansion de la nature dans l’esprit constitue un obstacle à cet échange, comment elle peut devenir la source d’un sentiment d’aliénation par rapport au non-humain, de solipsisme. Bachelard n’est donc pas seulement le chantre d’une rêverie heureuse, il peut aussi bien décrire et analyser la désharmonie entre l’humain et le non-humain qui est le propre de la crise écologique, comme nous essayerons désormais de le montrer.

### 3. Anthropisation, environnement et projection imaginative

Nous retrouvons le questionnement sur la désharmonie entre le sujet et le monde, lorsque Bachelard pose un antagonisme entre l’univers rural de son pays natal et l’espace de la grande ville cosmopolite, Paris. Cet antagonisme revient deux fois dans la production du philosophe et à chaque fois est lié à la narration d’un épisode raconté à la première personne du singulier et structuré autour du contraste entre un environnement lourdement anthropisé et un autre qui garde avec la nature un rapport plus harmonieux. Dans *La Terre et les rêveries du repos*, cette opposition est directement mise en relation avec l’univers imaginaire par le biais du rêve : « Je ne rêve pas à Paris, dans ce cube géométrique, dans cet alvéole de ciment, dans cette chambre aux volets de fer si hostiles à la matière nocturne. Quand les rêves me sont propices, je vais là-bas, dans une maison de Champagne, ou dans quelques maisons où se condensent les mystères du bonheur »<sup>32</sup>.

On voit bien comment l’environnement citadin est reconduit symboliquement à sa matérialité brute : la référence au ciment, au fer, se connecte au champ lexical de la lourdeur, qui s’oppose à la matérialité incorporelle de la nuit, véritable cinquième élément dans la production bachelardienne. En outre, l’espace parisien est associé à la limitation de la mesurabilité, il est géométrisé (le « cube », l’« alvéole »), en contraste avec les mystères heureux des maisons en Champagne, évoquées à dessein par l’usage de termes plus vagues, plus compatibles avec la rêverie, tels que l’adjectif indéfini « quelques » et le déictique « là-bas ». Dans *La Poétique de l’Espace*, Bachelard en arrivera à énoncer l’idée paradoxale selon

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 239.

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 241.

<sup>32</sup> Bachelard, G., *La Terre et les rêveries du repos*, Paris, José Corti, 2004, p. 96.

laquelle « à Paris il n'y a pas de maisons »<sup>33</sup>. En effet, une maison imaginaire pour Bachelard possède certaines caractéristiques qui lui permettent de se relier à la nature, la première étant le fait de posséder plusieurs niveaux, une cave et un grenier, pour pouvoir se constituer en tant que prolongation des cieux et de la terre, pour constituer l'endroit nous connectant à la fois à un lieu spécifique et à la globalité de l'univers. La maison constitue ainsi le point de contact entre le sujet humain et l'environnement et fonde les prémisses d'un échange équilibré entre ces deux pôles. L'affirmation problématique « À Paris il n'y a pas de maisons » montre bien comment cet imaginaire de la demeure est lié à un contexte non urbain, ou en tout cas distant de celui de la grande agglomération cosmopolite, qui sépare l'« habiter » de la nature. À cet égard, dans *La Poétique de l'espace*, Bachelard fait intervenir encore une fois une narration à la première personne du singulier, qui insiste sur son expérience difficile de la métropole du point de vue de son sommeil et de sa rêverie. Il évoque ainsi une solution imaginaire, qui puisse « naturaliser » la ville :

Quand l'insomnie, mal des philosophes, s'accroît de l'énerverment dû aux bruits de la ville, quand, place Maubert, tard dans la nuit, les automobiles ronflent, que le roulement des camions me fait maudire ma destinée de citoyen, je trouve un apaisement à vivre les métaphores de l'océan. On sait bien que la ville est une mer bruyante, on a dit bien des fois que Paris fait entendre, au centre de la nuit, le murmure incessant du flot et des marées. De ces poncifs, je fais alors une image sincère, une image qui est mienne, aussi mienne que si je l'inventais moi-même, suivant ma douce manie de croire être toujours le sujet de ce que je pense. Si le roulement des voitures devient plus douloureux, je m'ingénie à y retrouver la voix du tonnerre, d'un tonnerre qui me parle, qui me gronde. Et j'ai pitié de moi-même. Te voilà donc, pauvre philosophe, à nouveau dans la tempête, dans les tempêtes de la vie ! Je fais de la rêverie abstraite-concrète. Mon divan est une barque perdue sur les flots ; ce sifflement subit, c'est le vent dans les voiles. L'air en furie klaxonne de toute part. Et je me parle pour me reconforter : vois, ton esquif reste solide, tu es en sûreté dans ton bateau de pierre. Dors malgré la tempête. Dors dans la tempête. Dors dans ton courage, heureux d'être un homme assailli par les flots.<sup>34</sup>

Ce passage est sans doute l'un des plus denses au niveau littéraire dans la production bachelardienne et l'un des plus révélateurs de sa vision du contraste entre la nature et l'environnement anthropisé des villes contemporaines. Si nous avons déjà remarqué plus haut le rôle de la sensation dans l'écriture bachelardienne en nous concentrant sur l'odorat, ici c'est l'ouïe qui dessine une image négative de la modernité, de la pollution à la fois atmosphérique et sonore du Paris d'après-guerre. Et c'est l'ouïe elle-même qui suscite la rêverie et structure l'opposition entre la ville réelle et la nature rêvée. L'imaginaire bachelardien troque ici une réalité fastidieuse mais somme toute non immédiatement dangereuse avec la projection d'une situation anxigène mais qui répond davantage aux besoins de la rêverie de se structurer en contact avec les éléments. Il en résulte un réseau métaphorique qui dérive de la superposition de la situation réelle et de

<sup>33</sup> Bachelard, G., *La Poétique de l'espace*, cit., p. 42.

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 43.

la situation imaginaire, qui coexistent dans la conscience du rêveur (« l'air klaxonne » le « bateau de pierre »). Mais il faut surtout relever qu'ici l'imagination arrive là où un certain développement urbain a échoué, dans la vision de Bachelard, c'est-à-dire elle met en relation la réalité humaine avec la nature, et elle insère harmonieusement dans le paysage la ville moderne. Cette exigence peut certainement être critiquée en raison de son penchant nostalgique et être considérée comme trop imprégnée d'une expérience biographique pour être généralisée. Cependant, dans la littérature contemporaine, plus de cinquante ans après, nous pouvons retrouver des oppositions étonnement analogues. Prenons le cas de Marie Darrieussecq, qui ne peut certainement pas être considérée comme une écrivaine nostalgique ou régionaliste. Dans *Le Pays*, publié en 2012, elle fait déménager sa protagoniste, Marie, de Paris vers son lieu d'origine, entre autres parce qu'elle a peur que son enfant, en grandissant dans la capitale cosmopolite, puisse ne pas développer un paysage intérieur, un paysage d'enfance. Elle s'interroge donc à cet égard : « Qu'est-ce que c'est, un paysage d'enfance ? Des visages, des images, des spectres ? Un parfum, une musique ? Quel sera le paysage de Tiot ? [...]. Je voulais un paysage pour Tiot, est-ce que la porte d'Orléans est un paysage ? Je voulais proposer un pays à Tiot, rentrer pour lui aussi »<sup>35</sup>.

On remarquera que le questionnement que le personnage propose s'insère dans un cadre conceptuel et d'écriture proche de celui que Bachelard met en place : le paysage intérieur est un paysage imaginaire qui se fonde sur des données sensorielles incompatibles avec l'expérience de la ville, qui ne peut pas fonder une telle expérience imaginative. La rêverie active dont Bachelard parle dans le passage que nous venons de commenter est une manière de reconstituer un lien perdu entre les bruits de la ville et les bruits de la nature, de résoudre l'absence de paysage que Darrieussecq dénonce. Il s'agit de la rêverie eudémoniste qui caractérise la théorie bachelardienne et qui, s'inspirant de la technique psychanalytique du rêve éveillé dirigé de Robert Desoille<sup>36</sup>, permet de restaurer un rapport positif par l'imagination avec un environnement dégradé. Pour Bachelard l'imagination est en effet une faculté active, non déterministe, dont la valeur éthique se trouve dans sa force de projection, dans sa capacité à produire des images *nouvelles* si, comme il le souligne dans *La Poétique de la rêverie*, « certaines rêveries poétiques sont des hypothèses de vies qui élargissent notre vie en nous mettant en confiance dans l'univers »<sup>37</sup>. Or, cette conception de l'imagination en tant que puissance active et productrice peut être utilisée aujourd'hui dans un sens écologique pour repenser notre insertion dans le vivant et restructurer phénoménologiquement notre rapport au réel<sup>38</sup>.

<sup>35</sup> Darrieussecq, M., *op. cit.*, p. 50.

<sup>36</sup> Sur l'intérêt de Bachelard pour le travail de Desoille, voir le chapitre IV de Bachelard, G., *L'Air et les Songes*, Paris, Corti, 1987, « Les travaux de Robert Desoille », p. 129-145, mais aussi Pouliguen, J.-P., *La Préface de Robert Desoille*, « Thélème. Revista Complutense de Estudios Franceses », n° 20, 2005, p. 195-202.

<sup>37</sup> Bachelard, G., *La Poétique de la rêverie*, Paris, PUF, 2010, p. 7

<sup>38</sup> À cet égard voir, pour un point de vue spécifiquement philosophique, Pierron, J.-P., « Penser comme un fleuve ». Le rôle de l'imagination dans l'agir environnemental : prévi-

Cette réflexion est d'une actualité certaine pour les auteurs qui essaient de montrer quel impact une appréhension différente au niveau imaginaire de notre rapport avec la biosphère pourrait avoir. La chercheuse Serenella Iovino par exemple, qui occupe une place significative dans le champ écocritique aujourd'hui, a beaucoup insisté sur la nécessité de réhabiliter l'imagination des lieux ayant subi une dégradation écologique entraînant une perte du rapport des habitants avec leur environnement. Elle écrit : « If a society becomes alienated from the land, it is because its imagination of the land has become disconnected from its natural referent, resulting in a world-less dimension and in potential self-destruction »<sup>39</sup>. De telles considérations résonnent avec le discours bachelardien et constituent une prolongation possible de sa réflexion concernant la valeur centrale de la projection imaginative dans le fait d'habiter un lieu. Iovino fait une référence explicite à l'œuvre de Bachelard dans son discours sur la réhabilitation des lieux par la littérature lorsqu'elle insiste sur le lien nécessaire qu'il faut poser entre la matière et l'imaginaire, entre le sujet et le monde et qui se réalise par l'esprit, instance de médiation entre ces deux pôles : « If mind is a "medium" – a middle place where the inside and the outside meet – then there is nothing merely subjective in place imagination, and to imagine a place is never an abstract activity, nor a monological one. To imagine a place is always to imagine with a place, in the same way to dream of something is to dream with something, as philosopher Gaston Bachelard insisted »<sup>40</sup>. Porter dans sa rêverie le lieu signifie alors stimuler une appréhension différente du rapport de l'humain avec la planète, construire une relation de responsabilité et d'interdépendance qui peut aboutir à un changement à la fois anthropologique et écologique et qui se fonde sur une démarche éthique et esthétique. En effet, imaginer différemment peut signifier, en raison de la puissance projective de l'imagination, agir différemment.

Si pour parler de Bachelard et l'écologie nous avons voulu évoquer un Bachelard écrivain, qui fait intervenir les souvenirs de sa propre expérience et de sa propre rêverie, la raison en est que ces passages nous semblent constituer un noyau de réflexion unitaire permettant de souligner l'intérêt de son œuvre pour les études environnementales et montrer l'importance de l'intégration de la subjectivation dans le discours écologique. En effet, l'écrivain fait plus que renforcer le théoricien, il se place à la source même de la production de ce dernier. Nous avons donc montré comment les lignes de réflexion les plus fécondes pour les humanités environnementales dans l'œuvre de Bachelard acquièrent une véritable incarnation lyrique au fil de ses ouvrages, ce qui explique l'intérêt de l'écocritique pour sa production, mais également le retour fréquent des textes de Bachelard dans les fictions littéraires qui s'intéressent à l'environnement. Les trois niveaux d'analyse que nous avons pris en considération, la compénétration entre matière et imaginaire, une nouvelle phénoménologie de l'habiter et la force de projection de l'imagination

sion, prospective, rêverie », *Géocarrefour*, n. 92/1, 2018, URL : <http://journals.openedition.org/geocarrefour/10382>, consulté le 14 février 2020.

<sup>39</sup> Iovino, S., *op. cit.*, p. 105.

<sup>40</sup> *Ibidem*.

dans la représentation des lieux, correspondent à deux tendances apparemment contradictoires mais qui sont en réalité complémentaires dans la réflexion portée sur l'écologie et les arts aujourd'hui : d'un côté la nécessité d'un retour au réel, à la matérialité, à la sensation, afin de penser différemment la place du non-humain, de l'autre l'usage de l'imagination projective pour permettre une nouvelle représentation de l'homme dans la biosphère et engendrer ainsi un nouveau rapport avec la planète. Concernant ce nœud conceptuel et esthétique, la pensée de Bachelard peut offrir encore aujourd'hui des instruments d'une remarquable efficacité.

Riccardo Barontini

Ghent University

riccardo.barontini@ugent.be

## Bibliographie

- Alaimo, S., *Bodily Nature. Science, Environment and the material Self*, Bloomington/Indianapolis, Indiana University Press, 2010.
- Bachelard, G., *La Psychanalyse du feu*, Paris, Gallimard, 1985 [1938].
- Bachelard, G., *L'Eau et les Rêves*, Paris, José Corti, 1993 [1942].
- Bachelard, G., *La Terre et les rêveries du repos*, Paris, José Corti, 2004 [1948].
- Bachelard, G., *La Poétique de l'espace*, Paris, PUF, 2012 [1957].
- Bachelard, G., *La Poétique de la rêverie*, Paris, PUF, 2010 [1960].
- Bachelard, G., « Fragment d'un journal de l'homme », dans Id., *Le Droit de rêver*, Paris, PUF, 2013 [1970].
- Bouvet, R., *Vers une approche géopoétique*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2015.
- Bucher, A., *La Montagne de la dernière chance*, Marseille, Le Mot et le reste, 2015.
- Buell, L., *Writing for an Endangered World. Literature, Culture, and Environment in the U.S. and Beyond*, Harvard, Harvard University Press, 2001.
- Buekens, S., « L'écopoétique : une nouvelle approche de la littérature française », *Elfe XX-XXI*, n. 8/2019, mis en ligne le 10 septembre 2019, consulté le 12 février 2020, URL : <http://journals.openedition.org/elfe/1299>.
- Celati, G., *Verso la foce*, Milan, Feltrinelli, 1989.
- Cotoni, M.-H., Rieu, J., Seillan, J.-M. (éds.), *Aspects du lyrisme du XVIe au XIXe siècle : Ronsard, Rousseau, Nerval. Actes du colloque, Nice 5 et 6 décembre 1997*, Nice, Université de Nice Sophia-Antipolis, 1998.
- Darrieusecq, M., *Le Pays*, Paris, POL., 2012.
- Gascar, P., *Le Présage*, Paris, Gallimard, 1972.
- Gracq, J., *Les Eaux étroites*, Paris, José Corti, 1976.
- Guattari, F., *Les Trois Écologies*, Paris, Galilée, 1989.
- Hunzinger, C., *La Survivance*, Paris, Grasset, 2012.
- Hunzinger, C., *Les Grands Cerfs*, Paris, Grasset, 2019.
- Hunzinger, C., Hunzinger, F., *Bambois*, Paris, Stock, 1979.
- Heise, U. K., *Sense of Place and Sense of Planet: The Environmental Imagination of the Global*, Oxford, Oxford University Press, 2008.
- Horton, Z., « Composing a Cosmic View: Three Alternatives for Thinking Scale in the Anthropocene », dans Tavel Clarke, M., Wittenberg, D. (éds.), *Scale in Literature and Culture. Geocriticism and Spatial Literary Studies*, London, Palgrave Macmillan, 2017.
- Iovino S., Oppermann S. (éds.), *Material ecocriticism*, Indiana University Press, 2014.

- Iovino, S., « Restoring the Imagination of Place: Narrative Reinhabitation and the Po Valley », dans Lynch, T., Glotfelty, C., Armbruster, K. (éds.), *The Bioregional Imagination: Literature, Ecology, and Place*, Athens, University of Georgia Press, 2012.
- Jaquier, C., *Par-delà le régionalisme. Roman contemporain et partage des lieux*, Neuchâtel, Alphil, 2019.
- Jourde, P., *Pays Perdu*, Paris, Gallimard, 2003.
- Lafon, M.-H., *Les Pays*, Paris, Buchet-Chastel, 2012.
- Latour, B., *Politiques de la nature, Comment faire entrer les sciences en démocratie*, Paris, La Découverte, 2004.
- Laurichesse, J.-Y., *Lignes de terre. Écrire le monde rural aujourd'hui*, Paris, Classiques Garnier/Lettres modernes Minard, 2020.
- Le Clézio, J.-M., « Jean-Loup Trassard, le compagnon », *Nouvelle Revue Française*, n° 344, septembre 1981.
- Le Clézio, J.-M., *Onitsba*, Paris, Gallimard, 1991.
- Minard, C., *Le Grand Jeu*, Paris, Payot, 2016. Mingarelli, H., *La Dernière Neige*, Paris, Seuil, 2000.
- Morton, T., *Hyperobjects: Philosophy and Ecology after the End of the World*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2013.
- Patrolin, P., *La Traversée de la France à la nage*, Paris, P.O.L., 2012.
- Pierron, J.-P., *Prendre soin de la nature et des humains. Médecine, travail, écologie*, Paris, Les Belles Lettres, 2019.
- Pierron J.-P., « “Penser comme un fleuve”. Le rôle de l’imagination dans l’agir environnemental : prévision, prospective, rêverie », Géocarrefour [En ligne], 92/1 | 2018, URL : <http://journals.openedition.org/geocarrefour/10382>.
- Rigoni Stern, M., *Stagioni*, Turin, Einaudi, 2006.
- Romestaing, A., Simon, A., Schoentjes, P., « Écopoétiques », *Revue Critique de Fixxion Française Contemporaine*, n° 11, 2015. URL : <http://www.revue-critique-de-fixxion-francaise-contemporaine.org>.
- Roupnel, G., *Histoire de la campagne française*, Paris, Grasset, 1932.
- Schoentjes, P., *Ce qui a lieu*, Marseille, Wildproject, 2015
- Schoentjes, P., *Littérature et Écologie. Le mur des abeilles*, Paris, José Corti, 2020.
- Serres, M., *Le Contrat naturel*, Paris, Bourin, 1990.
- Tesson, S., *Dans les Forêts de Sibérie*, Paris, Gallimard, 2011.
- Trassard, J.-L., *Dormance*, Paris, Gallimard, 2000.
- Trassard, J.-L., « Histoire de la campagne française », *Revue critique de fixxion française contemporaine*, n. 11, pp. 122-123, mise en ligne en décembre 2015, consulté le 10 février 2020. URL : <http://www.revue-critique-de-fixxion-francaise-contemporaine.org/rcffc/article/view/fx11.13>.
- White, K., *Le Plateau de l'albatros. Introduction à la géopoétique*, Marseille, Le Mot et le Reste, 2018 [1994].
- Wunenburger, J.-J., *L'imagination géopoétique ; espaces, images, sens*, Paris, Mimesis, 2016.
- Zapf, H., *Literature as cultural ecology. Sustainable texts*, New York/London, Bloomsbury Academic, 2016.

